

## 22. Clausewitz et l'école soviétique

La doctrine militaire soviétique était tout entière héritière de Clausewitz, Engels et Lénine. Enseigné à tous les futurs officiers dans les académies de guerre impériales<sup>1</sup>, puis dans celles de l'URSS, Clausewitz fut tout au long des années 20 et 30 l'auteur militaire étranger le plus lu en URSS. Il y fut réédité presque chaque année en russe et fut traduit en ukrainien et en biélorusse. Molotov lui-même fit partie du comité qui en 1931 édita les notes de Lénine sur *Vom Kriege*, et outre *Vom Kriege*, ses analyses des campagnes napoléoniennes furent traduites et éditées. Le maréchal Chapochnikov, qui dirigea l'Académie Frounzé<sup>2</sup>, et qui fut chef d'état-major de mai 1937 à novembre 1942<sup>3</sup>, était un disciple déclaré de Clausewitz : deux des trois volumes de son œuvre majeure, le *Cerveau de l'armée* (c'est-à-dire l'état-major), commencent par des citations de *Vom Kriege*. On sait que le maréchal Timochenko possédait Clausewitz à fond. Les hommages officiels à la pensée de Clausewitz traversent toute la littérature militaire soviétique des années 30 : en 1939 encore, Vorochilov citait Clausewitz en le qualifiant de penseur et d'écrivain militaire classique du XIX<sup>e</sup> siècle, et Staline, pour vanter les qualités théoriques du futur maréchal Rokossovsky, le comparait volontiers à Clausewitz...

La profondeur de l'empreinte de Clausewitz dans la pensée militaire soviétique est généralement sous-estimée, voire contestée par quelques essayistes qui citent les nombreux textes soviétiques des années 40 et 50 où la pensée de Clausewitz est qualifiée de « pensée militaire allemande » périmée dont la défaite de Hitler aurait sanctionné la faillite. Staline lui-même donna le ton dans une lettre du 23 février 1946 sur laquelle il nous faudra revenir. En vérité, c'est justement à la lumière de Clausewitz que l'on peut réellement critiquer la direction militaire des Deuxième et Troisième Reich, et Pierre Naville d'ajouter justement : « Quant aux succès des généraux soviétiques dans leur résistance à la Wehrmacht, puis dans leur contre-offensive, c'est justement chez Clausewitz qu'on en trouve les principes, et l'on pourrait presque dire la description. »<sup>4</sup> Les stratèges de l'Armée rouge furent les seuls vrais héritiers de Clausewitz.

---

<sup>1</sup> Dès 1836 ou 1837, les généraux Medem et Bogdanovich parlaient de Clausewitz dans leurs cours à l'université militaire de Saint-Petersbourg.

<sup>2</sup> L'Académie militaire de Moscou, qui prit en 1925 le nom d'Académie militaire Frounzé, était la principale académie militaire soviétique. Chapochnikov y forma un grand nombre d'officiers soviétiques, parmi lesquels les futurs maréchaux Joukov et Vassilievsky.

<sup>3</sup> Une maladie mortelle le contraignit à cesser toute activité à cette date.

<sup>4</sup> Pierre Naville, *Carl von Clausewitz et la théorie de la guerre*, présentation à l'édition de *De la guerre* aux Éditions de Minuit, collection Arguments, Paris, 1955, réimprimée en 1998, page 36.

Ceux qui évoquent le divorce entre Clausewitz et la pensée militaire soviétique peuvent invoquer le déni par la seconde de la thèse clausewitzienne du caractère intrinsèquement supérieur de la défensive<sup>5</sup>. Les généraux Svietchine et Verkhovski, tous deux issus de l'armée impériale, qui professaient cette thèse à l'Académie de guerre de Moscou dans les années 1925 avaient été destitués (et leurs écrits condamnés) pour cette raison. De fait, Frounzé<sup>6</sup>, appuyé par Vorochilov mais aussi sur cette question par Toukhatchevsky, établissait la primauté de l'offensive. Mais cette optique était directement liée aux espoirs qu'ils entretenaient dans les dispositions révolutionnaires des peuples voisins de l'URSS. Ce qui, selon Clausewitz, handicape l'attaquant (hostilité des populations, allongement des communications, etc.) ne s'applique pas aux armées révolutionnaires, car les armées de libération qui sont certaines de recevoir un bon accueil et l'aide des populations. Les offensives de l'Armée rouge en cas de guerre étaient donc directement liées à la perspective d'insurrections sur les arrières ennemis. Pour Frounzé, la nécessité « de se préparer à mener la guerre de partisans [dans] des territoires pouvant devenir le théâtre d'activités militaires éventuelles » venait tout de suite après celle de former les masses « dans l'esprit de la valeur offensive »<sup>7</sup>. Ces thèses de Frounzé étaient encore au centre des ouvrages de Triandafilov en 1929<sup>8</sup> et de *La nouvelle doctrine de guerre*

---

<sup>5</sup> D'aucuns évoquent parfois la question des réserves. Mais il s'agit d'une fausse divergence. On l'a vu, Clausewitz estime que garder des troupes en réserve stratégique est un mauvais calcul : leur engagement une fois la grande bataille achevée ne palliera pas la défaite mais affaiblira la victoire. L'école militaire soviétique insiste au contraire sur l'importance des réserves stratégiques, mais c'est dans le cadre d'une guerre qui ne se règle plus en une grande bataille à l'image d'Austerlitz ou de Waterloo, mais par de vastes campagnes. Il n'y aurait un caractère fondamentalement anticlausewitzien dans la doctrine soviétique des réserves stratégiques que si ces dernières n'étaient pas engagées au moment et à l'endroit où la décision se fait. Or c'est précisément pour cette occasion que des forces importantes doivent être réservées selon la doctrine soviétique, en parfaite application du principe clausewitzien de concentration des forces.

<sup>6</sup> Mikhaïl V. Frounzé était un des seuls bolcheviks à avoir une réelle expérience militaire. Organisateur de l'insurrection de Moscou en 1905, il avait étudié en prison les questions militaires. Animateur d'une organisation illégale de soldats dans l'ancienne armée, créateur de la Garde rouge de Minsk, il contribua à l'écrasement de l'insurrection anti-soviétique de Yaroslav en 1918 et commanda la 4e Armée rouge (dans laquelle s'illustra Tchapaïev) contre Koltchak. Ce commandement fut brillant et audacieux : c'est le plan de contre-offensive de Frounzé que le Comité Révolutionnaire de guerre et Lénine approuvèrent, ce qui l'amena à commander les quatre armées du front Est. En 1920, Frounzé commandait les armées qui écrasèrent en Crimée l'armée de Wrangel. Au début de 1924, il fut affecté à la vice-présidence du Conseil Militaire Révolutionnaire et en janvier 1925, quelques mois avant sa mort, il fut nommé Commissaire du peuple aux affaires militaires et navales.

<sup>7</sup> Cité par Claude Delmas dans *La guerre révolutionnaire*, Presses Universitaires de France, Paris, 1965.

<sup>8</sup> Triandafilov avait publié en 1929 *Du nouveau dans l'Art opérationnel – Caractère des opérations des Armées modernes*, qui constituait la synthèse de la doctrine militaire soviétique : « L'offensive y est prônée comme un axiome. L'auteur ne croit pas à une guerre de positions, mais à une série de manœuvres méthodiquement préparées et exécutées. Il ne croit pas non plus à une "guerre-éclair" (...) Si le matériel et la technique ont une importance accrue, le concept des "masses" et le rôle déterminant de l'idéologie

élaborée par le maréchal Vassilievsky en 1934 : « Les masses prolétariennes doivent synchroniser leurs manifestations de classe avec les opérations purement militaires auxquelles participe l'Armée rouge. Aussi le Haut Commandement de cette armée doit-il être composé, en même temps que des militaires les plus qualifiés, des membres du Parti choisis parmi ceux qui occupent les postes les plus élevés. »<sup>9</sup>

Il est évident que le dispositif militaire de l'URSS en juin 1941, avec ses armées concentrées aux frontières, relevait d'une logique offensive. Ce dispositif se révéla naturellement désastreux lorsque l'initiative fut prise par les hitlériens. On peut également penser aux offensives soviétiques lancées au printemps 1942 en Crimée, dans la région de Demiansk et, surtout, en direction de Kharkov. Mais cela ne suffit pas à régler la question et à établir que l'école militaire soviétique sacrifiait à la thèse de « l'offensive à tout prix ». Remarquons notamment : *primo* que ces offensives se firent contre l'avis de Chapochnikov et de Joukov ; *secundo* qu'elles furent décidées après des études et des discussions très serrées, et que *tertio*, même dans l'esprit de ses promoteurs, il s'agissait de mesure de « défense active » visant à bouleverser les préparatifs offensifs hitlériens, pour éviter une nouvelle blitzkrieg dévastatrice à l'image de celle de l'année précédente.

Si le choix de la défensive à Stalingrad fut largement imposé par les événements, l'exemple de la bataille de Koursk montre à quel point la valeur de la défensive n'a jamais échappé à la pensée militaire soviétique. Au printemps 1943, tout indiquait que les hitlériens projetaient une offensive contre le saillant de Koursk. Les maréchaux Joukov et Vassilievski et le commandement du Front de Voronej étaient tous partisans d'user l'ennemi par une bataille défensive dans le saillant et d'ensuite procéder à une contre-offensive générale au moyen de réserves constituées à cet effet. Il faut noter qu'au moment où le commandement soviétique fait le choix de cette bataille défensive, il dispose de forces supérieures à celles de l'ennemi. Dans les secteurs où allait s'exercer l'offensive hitlérienne, l'armée soviétique était supérieure à raison de 140% pour les hommes, de 190% pour l'artillerie, de 130% pour les chars et de 160% pour les avions. De plus le commandement soviétique s'était ménagé des réserves nettement plus importantes que celles des hitlériens. La supériorité concernait aussi le matériel

---

demeurent. Les idées de Triandafilov peuvent ne pas paraître originales. Il faut se souvenir qu'à l'époque la pensée militaire occidentale était partagée entre deux courants, celui des partisans de la guerre d'usure et celui des partisans de la guerre-éclair. In medio stat virtus, Triandafilov avait en 1929 incontestablement raison ». Michel Garder, *Histoire de l'Armée soviétique*, Librairie Plon, Paris, 1959, page 89.

<sup>9</sup> Cyrille D. Kalinov, *Les Maréchaux soviétiques vous parlent...* Librairie Stock, Paris, 1950, page 170. Notons que Vassilievsky affirmait que cette doctrine militaire unique « était basée sur la théorie marxiste et sur les règles générales, déjà énoncées par Clausewitz, de la prépondérance de l'art militaire. » idem, page 174.

engagé<sup>10</sup>, le moral des combattants (les combattants soviétiques étaient galvanisés par la victoire de Stalingrad et menaient une guerre de libération), la qualité du commandement (le commandement soviétique gagnait constamment en expérience et en compétence, à la différence du commandement allemand où les stratèges étaient évincés les uns après les autres par les courtisans), la solidité des arrières (les arrières de la Wehrmacht étaient pourris par la lutte partisane, l'Allemagne elle-même était durement bombardée par les Anglo-Américains), etc. Et malgré cette supériorité générale, le choix d'une bataille défensive fut fait. Il semble pourtant que le caractère éminemment clausewitzien de cette pratique était inavouable, puisque dans les années 50 encore, le futur général Grigorenko, alors élève à l'académie Frounzé, se vit refuser le droit de présenter sa thèse parce que celle-ci faisait référence aux travaux de Svietchine et avait un caractère classiquement clausewitzien...

---

<sup>10</sup> Si les hitlériens comptaient sur l'entrée en scène des nouveaux blindés (Tigre, Panther et Ferdinand) et de nouveaux avions (FW-190A, He-129), l'armée soviétique reçut à la même époque, et en grand nombre, de nouveaux modèles de chasseurs (La-5, Yak-9), de bombardiers (Pe-2 et Tu-2), de blindés (T-34/76B, T34-85, SU-85, SU-122, SU-152), etc. Hervé Perrin, *Koursk, 1943*, Socomer Éditions, Paris, 1989.